

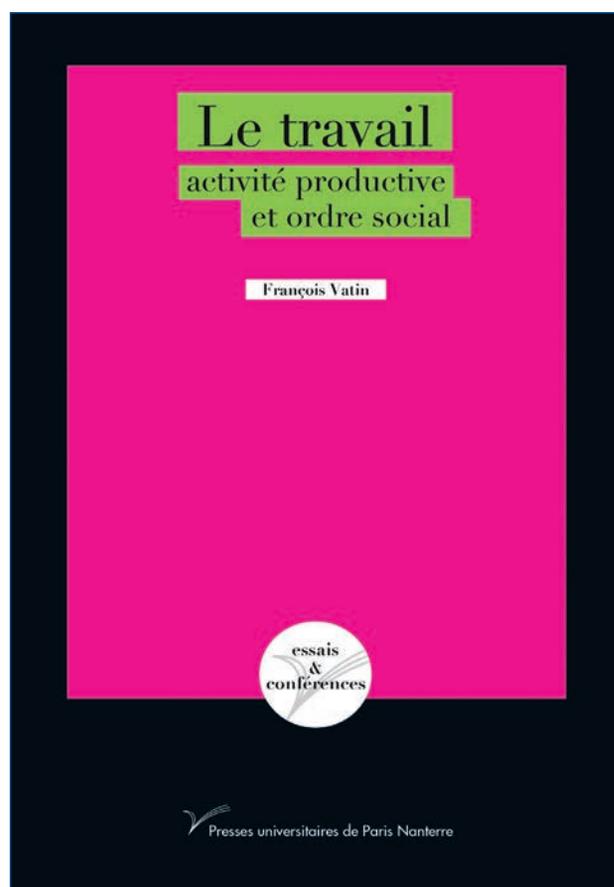
Mosaïque

Voyage au cœur du travail

À propos de l'ouvrage de François Vatin,
*Le travail : activité productive
et ordre social*,
Presses universitaires de Paris Ouest,
coll. « Essais & conférences », 2014,
mise en ligne en avril 2020
(OpenEdition Books).

Par Rebecca DICKASON

Maître de conférences
IRG, Université Gustave Eiffel,
Université Paris Est Créteil



© Presses universitaires de Paris Ouest

Le travail fait partie de ces sujets d'actualité permanente qui n'ont de cesse d'être revisités. La récente crise sanitaire a ainsi posé à nouveau, s'il en était besoin, l'épineuse question de sa place dans nos sociétés contemporaines. Travail « essentiel » et « non essentiel », travail « en première ligne », « télé- »travail, travail « invisible » ou « oublié »... autant d'appellations qui soulignent en fait un travail pluriel, dont l'essence est délicate à saisir. Somme toute, le travail est un

terme « richement polysémique » qui « semble résister à l'analyse », pour citer les propos introductifs de François Vatin.

Dans cet opuscule ambitieux, le sociologue nous livre le fruit de ses réflexions personnelles sur le travail, à travers une synthèse dense et originale qui envisage tour à tour l'évolution (ou plutôt les évolutions) de la notion de travail, de l'activité productive et de ses transformations, et de l'encadrement social du travail avant de conclure sur des interrogations sur ce qu'il qualifie de « crise paradoxale » du salariat. Précisons d'emblée que le fil rouge du propos tient en une définition du travail comme « activité à vocation productive », un parti pris inédit de l'auteur qui permet, en fait, de dérouler une analyse fine et complexe, conjuguant regards pluridisciplinaires, éclairages historiques et ancrages sociaux.

« Il était une fois... le travail », c'est ainsi que nous pourrions résumer la première partie de l'ouvrage de François Vatin, qui aborde l'étymologie du concept, une réflexion sur l'organisation sociale associée à l'activité de travail, l'apport des sciences de la nature, puis celui de l'économie et de la sociologie.

La première sous-partie s'ouvre, certes, sur le rappel de la sémantique de la souffrance et de l'effort inhérente à la notion de travail – mot hérité du latin *tripalium*, désignant un instrument de torture mais signifiant aussi, et l'auteur fait bien de le rappeler, « trépied » –, cependant la réflexion sur l'étymologie va bien au-delà et le lecteur est guidé dans un kaléidoscope tissé à travers les siècles et les langues. Dimension sacrificielle d'héritage judéo-chrétien, ambivalences de notion, pénibilité de l'ouvrage, valeur sociale du travail, sont envisagées avant de présenter le travail comme une « activité à vocation productive », une définition qui ouvre la réflexion à la nature de la « production », issue de l'évolution de la « prédation », sous l'impulsion du contrôle accru de la reproduction des ressources par l'Homme, un contrôle indissociable des transformations de l'organisation sociale.

Si la sous-partie consacrée aux contraintes productive et salariale fait écho à des thématiques classiquement abordées (en économie, en sociologie et en philosophie, notamment) – telles celle de l'« activité forcée » (Wallon, Jevons), de l'arbitrage entre les plaisirs et les peines (Bentham), du travail « par nécessité » (Arendt) ou de l'opposition entre contrainte productive et contrainte salariale (Marx) –, la sous-partie consacrée à la physique et à l'ergonomie aborde des dimensions d'ordinaire plus discrètement mentionnées par les sciences humaines et sociales. Cette sous-partie est l'occasion d'évoquer le lien entre le travail et la puissance, les conversions énergétiques et chimiques possibles à partir d'un travail mécanique et, *de facto*, la place de la machine. Considérer conjointement la question de la mesure physique du travail humain et les premières études d'ergonomie (Amontons, puis Coulomb) ainsi que le contexte de la « révolution industrielle », de la « mécanique industrielle », permet de poser les jalons d'un cadre théorique intégrateur pour l'étude du travail, reconsidérant la dualité entre la

dépense (la fatigue) et le produit (l'effet) du travail, la discussion sur la valeur « travail », le glissement de la physiologie du travail à la psychophysiologie du travail.

La première partie se clôt par une réflexion plus poussée sur la valeur « travail » et la marchandisation du travail, mobilisant à cet égard les travaux de Smith, de Ricardo et de Marx sur la division du travail et les contours du « marché du travail », puis ceux de Keynes, de Walras, de Granovetter et de Becker sur le niveau de salaire.

Le deuxième volet du triptyque de François Vatin explore l'activité productive, à travers l'angle de la technique, celui de la division et de l'organisation du travail puis de l'automatisation, avant un détour bienvenu par les arts, ou plus précisément la manière dont le travail y est esquissé.

Consacrée à la technique et au travail, une première sous-partie dialogique met en regard chaque notion, en partant de la définition de Mauss de la technique et de la conception philosophique marxiste du travail, puis en discutant des hypothèses sous-jacentes à chacune et en mettant en lumière tous les symbolismes et significations convoqués. Là encore, avec force finesse et habileté, François Vatin nous emmène dans une déambulation historico-disciplinaire prolifique, où sont subtilement mêlées l'homologie entre les stades de développement technique et l'évolution générale de la société (Leroi-Gourhan), la théorie darwinienne de l'adaptation, la conception élargie de la machine et la mécanologie (Lafitte), les artefacts techniques comme liants entre les individus (Latour et Callon), la « solidarité technique » (Dodier), les façonnements de l'organisation productive et le « machinisme » (Michelet)... S'ensuit une réflexion, tout en nuances, sur la critique du machinisme (Friedmann), dans laquelle les apports du convoyeur mécanique de Ford comme moyen d'alléger le travail physique (suppression du travail de manœuvre), caractéristique de l'époque « pré-taylorienne », sont discutés.

François Vatin, dans sa volonté de dévoiler le « processus complexe et ambivalent de transformations des exigences productives », se penche ensuite sur la division et l'organisation du travail. Cette thématique fait, elle aussi, l'objet d'un travail fouillé et minutieux, partant des réflexions fondatrices des philosophes grecs (Platon et Xenophon) avant d'aborder les fertilisations croisées entre Smith, Weber, Durkheim, Marx, Babbage, Lemontey, Proudhon, Comte, Hughes, Naville, Fayol, Reynaud, Ricardo ou encore Williamson, grâce à une analyse transversale, particulièrement réussie, articulant plusieurs courants de pensée.

Prolongement logique des développements précédents, le propos se poursuit avec l'automatisation, dans une sous-partie dans laquelle sont développés la conception des « animaux machines » (Descartes), l'attrait pour les automates (les jacquemarts, dès le XIV^e siècle, par exemple), le développement des manufactures et du raffinage pétrolier (héritage de la « chimisation de l'industrie », Naville), l'industrialisation du travail administratif, les limites à l'automatisation dans

le travail tertiaire ainsi que, fort à propos, une discussion de l'évolution des enjeux de l'automatisation dans le temps.

Dans la dernière sous-partie, les « images du travail » défilent sous les yeux du lecteur, qui ne peut que se délecter devant cette aquarelle textuelle dans laquelle s'animent des images picturales (depuis l'ancienne Égypte jusqu'aux peintres du XIX^e puis du XX^e siècle, tels Millet, Monet, Degas), de grands classiques de la littérature (*Au bonheur des dames* de Zola, *La chronique des Pasquier* de Duhamel, les *Hommes de bonne volonté* de Romain...) et des narrations « de l'intérieur » (*L'Établi* de Linhart, *La Clé à molettes* de Levi...), des images du travail projetées sur grand écran (*La Grève*, *Les Temps Modernes*, *La Garçonnière*...), le tout soutenu par une réflexion diserte sur les thématiques abordées et les questionnements profonds soulevés, en termes de rapport social, de désincarnation de la production ou de représentation des conditions de travail.

La troisième toile du tableau brossé par François Vatin porte sur le travail et l'ordre social. L'histoire y est conviée, cette fois pour traiter les statuts sociaux du travail et leur évolution ainsi que l'avènement du salariat. S'ensuit une réflexion sur l'assimilation du travail à l'emploi (bien souvent salarié), sur l'évolution de l'activité et du chômage.

« Travail informel », « travaux masculins » ou « féminins », hiérarchisation symbolique, justice « commutative » et « distributive », esclavage, servage et « surtravail », développement des « communautés professionnelles » ou « corporations » sont autant d'aspects détaillés dans la première sous-partie, avant d'aborder l'invention du salariat et le droit du travail dans la deuxième sous-partie, comme prolongement de l'évolution des statuts sociaux du travail, à travers le prisme des théories contractuelles de la firme (Coase et Williamson) ou de la « féodalité industrielle » (Fourier), notamment, puis de la construction d'une définition du salariat.

Enfin, la troisième sous-partie est davantage ancrée dans l'économie – elle appréhende l'essor du salariat à travers le développement du taux d'emploi et de l'activité, la part des formes particulières d'emploi (CDD, intérim, apprentissage) –, une tendance poursuivie dans la dernière sous-partie consacrée au chômage et qui, outre des rappels historiques et de définitions, nous plonge efficacement dans ses paradoxes et son traitement analytique (quantitatif ou qualitatif).

Pour prolonger l'expérience réflexive prodiguée par François Vatin, le lecteur consultera avec plaisir les références signalées dans la bibliographie commentée – « guide raisonné », qui suit la même structuration que l'ouvrage –, ces références, véritables « madeines de Proust » pour le lecteur averti, sont une invitation à goûter (ou à redécouvrir) avec gourmandise certains ouvrages incontournables, allant de l'économie à la sociologie, en passant par la philosophie.

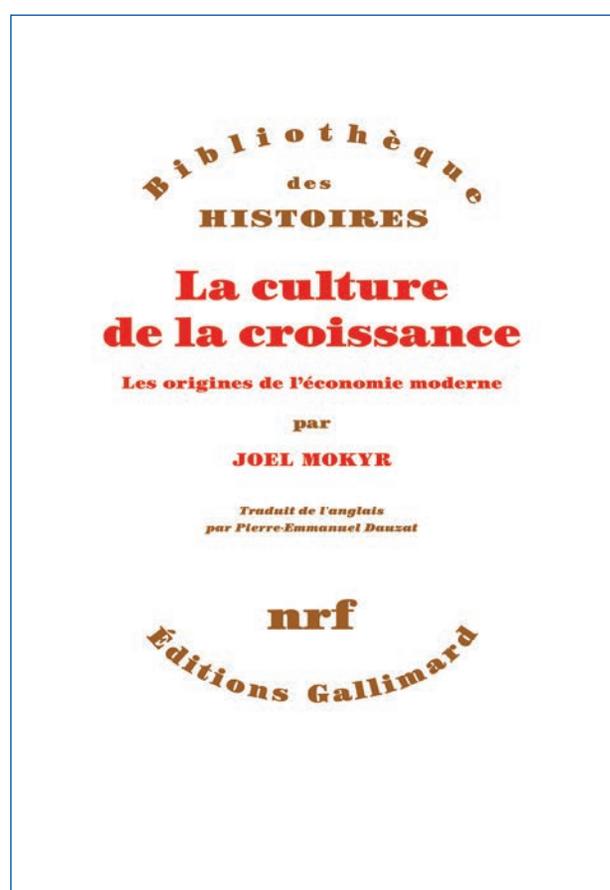
L'originalité de l'ouvrage de François Vatin réside dans l'élaboration d'une synthèse approfondie et inaccoutumée sur le travail, conjuguant efficacement plusieurs

cadres interprétatifs, qui permet de sortir de l'assimilation de travail à salariat, de souligner l'existence d'autres formes sociales que le salariat et de ne pas réduire le travail à sa contrainte juridico-économique. De nouvelles catégories perceptives s'ouvrent alors pour le lecteur qui est amené à se poser des questions sur les mutations de la société salariale ainsi que sur la nécessité d'inventer de nouveaux cadres sociaux de reconnaissance du travail face à une crise « paradoxale » du salariat (due à son expansion et à une perte de sens de la notion) qui, victime de son succès, serait un facteur explicatif de l'explosion et du maintien du chômage depuis les années 1970 (une réflexion *sui generis* proposée par Vatin). Dans un format court, mais dans lequel l'excellence scientifique n'est jamais compromise, le sociologue nous livre ici un véritable travail d'orfèvre, alternant précision ciselée dans le maillage argumentatif et réflexions prospectives, et réussit le tour de force de poser un regard neuf et éclairé sur un sujet qui « parle » à chacun, mais qui s'avère particulièrement complexe à encapsuler.

Dans l'antichambre du progrès : comment expliquer le « miracle européen » ?

À propos de l'ouvrage de Joel Mokyr,
La culture de la croissance,
Gallimard (traduction française 2020),
576 p.

Par Frédéric GARCIAS
IAE Lille



Comment expliquer que l'exceptionnelle période de croissance économique ouverte par la révolution industrielle plonge ses racines en Europe, et pas ailleurs ? Comment rendre compte de l'« exceptionnalisme » européen, et de la « Grande divergence » (Pommeranz, 2000) qui s'est opérée entre l'Occident et le reste du monde à l'ère moderne, sans eurocentrisme ni « destinée manifeste » ? Même Lévi-Strauss, peu suspect d'eurocentrisme, admettait cet exceptionnalisme dans *Race et Histoire* : « Sous le rapport des inventions techniques [...], la civilisation occidentale s'est montrée plus cumulative que les autres ; [...] après une stagnation qui, en gros, s'étale sur 2 000 ou